

W
ALFRED SCHWARTZ

Images de la femme kru à travers une cérémonie
de funérailles
(Côte d'Ivoire)

Schwartz

105

Nous sommes en novembre 1970, dans le village kru de Roc-Oulidié, près de Grand-Béréby, sur le littoral ouest-ivoirien. A une cinquantaine de kilomètres de là, sur le chantier du port naissant de San Pedro, le vrombissement des bulldozers introduit dans une ère nouvelle cette région restée jusqu'alors en marge du miracle ivoirien. Pour les Kru, ce n'est pourtant pas le premier contact avec le monde extérieur. Sous l'étiquette de « Kroumen », ils louent depuis plusieurs générations leur force de travail aux navires européens qui viennent opérer sur la côte africaine. Beaucoup d'entre eux sont allés en France, en Angleterre, en Allemagne. Ils ont vu comment l'on vivait dans ces pays. Leur propre schéma d'organisation sociale n'en est pas moins resté fondamentalement conservateur. Un schéma dont les femmes, comme dans beaucoup de sociétés, font particulièrement les frais.

Le soleil n'est pas encore levé sur la côte quand les fanfares d'Oulidié, d'Oulo et de Dogbalé signifient à ceux qui dorment encore, dans un tumultueux défilé à travers le village, que les jours à venir ne seront pas comme les autres. L'événement que prépare cet extraordinaire remue-ménage matinal s'annonce important. Pas moins de trois formations de musiciens ont été mobilisées, ce qui est exceptionnel quand on sait ce qu'il en coûte de recourir au plus modeste de ces ensembles. Il s'agit de célébrer avec éclat les funérailles d'une femme décédée voici trois ans. Une femme dont la vie a été bien banale et dont la mémoire n'aurait sans doute jamais connu ce dernier hommage — les funérailles, ruineuses, deviennent rares — si elle n'avait laissé derrière elle un fils jouissant d'une situation relativement confortable à Abidjan, où il exerce le métier de soudeur. C'est à ce fils que revient l'initiative de la cérémonie.

Les heures qui suivent ce réveil en fanfare ne sont à première vue pas très différentes de celles qui ponctuent l'habituelle vie quotidienne. Les femmes, comme tous les matins, balaient les abords de leur case, vont chercher l'eau au puits, font la toilette des enfants, pilent le riz, vaquent

aux multiples tâches domestiques. Les hommes partent à la « gratte », à la récolte du vin de palme, le « bangui ». La quantité de boisson qu'ils rapporteront aujourd'hui de la forêt sera simplement plus grande : pendant la durée des festivités, chacun est tenu de fournir cinq litres de vin par jour. La prière que le prêtre de la communauté harriste (le harrisme est un culte syncrétique, d'origine chrétienne, auquel les Kru ont adhéré massivement depuis 1967) organise dans le courant de la matinée indique cependant, à nouveau, que quelque chose va se passer. Cette prière consiste en fait en une bénédiction des boissons, auxquelles l'officiant demande de rester « inoffensives » : il y a des dames-jeannes de bangui, mais aussi un fût de 200 litres de vin rouge transporté par avion d'Abidjan, ainsi que de nombreuses bouteilles de rhum, de gin et de whisky.

Ce n'est que dans l'après-midi que commencent vraiment les festivités. Et ce, par une entrée en scène tout à fait inattendue des femmes. Celles-ci, dont le comportement a été jusqu'alors parfaitement normal, se livrent subitement à des danses frénétiques au milieu de leurs ustensiles de cuisine, renversent les mortiers, jettent en l'air les pilons, donnent de grands coups de pied dans les cuvettes, font voler marmites et casseroles. Les plus hardies s'habillent en homme, enfilent des pantalons, mettent des vestes. Toutes boivent sans retenue le vin de palme qui coule à présent à flots. Le ton monte. Des hommes sont apostrophés vertement par des femmes qui, en temps ordinaire, auraient à peine osé leur adresser la parole. Le village sombre petit à petit dans une hallucinante beuverie collective, à laquelle ne met progressivement fin que l'épuisement des participants.

La nuit tombée, les fanfares recommencent à jouer. Hommes et femmes émergent lentement de la torpeur dans laquelle les a plongés l'alcool. Aux airs du folklore kru traditionnel succèdent des airs directement empruntés au répertoire occidental, aussi bien militaire que civil. A minuit, c'est une chanteuse, du lignage de la défunte, qui prend la relève. Accompagnée par un chœur d'une dizaine de femmes et un tam-tam que bat un jeune homme du village, elle assurera l'animation jusqu'à l'aube.

La matinée du second jour débute, comme la veille, par un défilé des fanfares. Celles-ci se produisent jusqu'à midi, dans une apparente indifférence. Les hommes repartent « gratter », les femmes retournent à leurs occupations ménagères. Tout est rentré dans l'ordre. La fête serait-elle déjà terminée ? Elle ne va pas tarder à reprendre, mais le ton en sera totalement différent. Vers le milieu de l'après-midi, ce sont des personnages complètement métamorphosés qui font leur apparition. Les hommes sont tirés à quatre épingles : le costume européen, avec gilet et cravate, est de rigueur. Les femmes ont mis leurs plus beaux pagnes : certaines en changeront plusieurs fois dans la soirée. Les fanfares ouvrent un somptueux bal, au sens occidental du terme, qui se déroulera sous le signe de la plus grande dignité, jusqu'à ce qu'un violent orage, vers

4 heures du matin, vienne brutalement mettre fin aux réjouissances. Une dignité qui sera désormais de règle tout au long des deux jours et des deux nuits que dureront encore les festivités, et ce malgré les boissons qui continuent à couler abondamment.

Comment interpréter le tumultueux comportement des femmes dans l'après-midi de la première journée de cette cérémonie de funérailles ? Rituel d'inversion sociale, commémoration par le désordre du désordre par excellence que symbolise la mort ou, tout simplement, manifestation d'hostilité à l'encontre d'un ordre social dont elles ne veulent plus ? C'est dans leur discours que nous pouvons saisir toute la portée de leur conduite. Celui-ci s'exprime précisément à travers le répertoire de la *chanteuse* dont nous avons noté l'intervention la première nuit, qui se produira par la suite chaque fois que les fanfares se tairont et qui, dans cette cérémonie, se présente incontestablement comme le porte-parole de l'ensemble des femmes. Un répertoire qui est une véritable réflexion à haute voix sur la condition féminine kru, comme le montrent les quatre chants que nous avons retenus ici.

Le premier de ces chants donne le ton. La société kru est une société masculine. La femme y est tenue à une disponibilité permanente, à une soumission inconditionnelle à l'homme. Sinon, réprobation et honte s'abattent sur elle.

- Oh ! ma sœur, ton ami est là et te demande.
- Comment sortirais-je ? Il est venu me chercher alors qu'il sait
[bien que nous sommes en train de chanter.
Dis-lui d'attendre devant la maison, j'arrive dans un moment.
Le temps passe, la fille ne sort pas.
- Pourquoi ne veux-tu pas sortir, mon amie ?
Le garçon a besoin de toi et t'attend.
- Laissez-le devant la porte, je suis venue ici pour chanter.
Quelques instants plus tard, le jeune homme fait irruption
[dans la maison et s'empare de sa fiancée.
Tous s'étonnent que l'on traite ainsi publiquement une belle
[jeune fille.
- Oh ! ne pleure pas ma sœur, il aurait fallu que tu comprennes
[plus tôt.

Voilà que tu as honte devant tout le monde.

L'iniquité de cette société masculine est clamée avec force dans le second chant, à travers le thème du mariage. Par le truchement de la dot, la régulation de l'ordre matrimonial reste une affaire d'hommes : aînés du lignage, éventuellement « nouveaux riches » ou parvenus à un titre quelconque — ici le prêtre harriste, dont la place est dans la société d'aujourd'hui celle du devin-guérisseur dans la société d'hier, c'est-à-dire fort importante. La femme qui quitte son mari engage automatiquement sa famille dans un processus de remboursement de la dot. Elle subira donc de la part de ses proches, très rarement disposés à rendre ce qu'ils ont

dépensé depuis longtemps, toutes sortes de pressions pour qu'elle retourne, contre sa propre volonté, auprès de l'homme dont elle ne veut plus.

J'étais partie me marier à un prêtre, mais je n'en veux plus.
Je suis revenue dans ma famille, et mes parents veulent que je
[retourne auprès de lui.

Moi, je ne veux plus repartir.

C'est moi qui voulais me marier à cet homme.

C'est moi qui refuse à présent de rester avec lui.

De toute façon ce n'est que moi qu'il prendra en charge, et non pas
[toute la famille.

Même si j'avais un enfant avec lui, je ne pourrais pas rester avec lui.

Même si vous faites intervenir les forces occultes, je ne repartirai
[pas.

Oh ! parents, même si vous allez à la gendarmerie, je ne retournerai
[pas.

Sœurs, je vous dis que moi qui suis là, je veux un mari juste et non
[injuste.

Alors je ne dois plus repartir.

Je pleure en vous disant tout cela.

Ce refus par la femme du mariage revêt aujourd'hui une ampleur inquiétante. D'une enquête démographique effectuée en 1972 sur l'ensemble du pays Kru, il ressort que 23 % des femmes en âge de procréer ne sont pas mariées. Ce qui ne peut manquer d'avoir des conséquences dramatiques sur le taux global de fécondité, en dépit d'une certaine fécondité illégitime, et contribue à expliquer le taux d'accroissement naturel anormalement bas enregistré par la même enquête (1,9 % seulement).

La libération de la femme par le refus du mariage, donc de la famille, n'est-elle cependant pas qu'un leurre ? N'est-ce pas une aliénation bien plus grave qui guette la femme prétendue libre, sans mari, ni enfant : la solitude ? C'est la mise en garde qu'adresse à toutes les femmes en quête d'indépendance le troisième chant.

Oh ! femme, tu t'imaginais seule sur la terre...

Quand ton père et ta mère t'ont mise au monde, tu as pourtant
[trouvé des êtres comme toi.

Plutôt que de te promener d'une maison à l'autre, tu aurais dû te
[respecter un peu, chère sœur, car tu risquais la maladie.

Nuit et jour tu cherchais les hommes, et te voilà malade...

Oh ! ma chère, ton père et ta mère t'avaient mise en garde.

Mais dans la vie on n'écoute jamais les conseils des parents.

Et l'on devient malheureux.

Tu te croyais la reine du monde, et te voilà aujourd'hui sans enfant,
[ni mari, ni personne pour te soigner.

Tu oubliais tout cela quand tu étais jeune.

Te voilà maintenant seule au coin du feu, et les mouches viennent
[se coller sur tes yeux.

